

(168). Overall, this chapter is an important reminder of the ideological decisions which may be present in the editing process of survivor testimony, but also the difficulty in identifying these biases for a reader who does not have the ability or means to examine original transcripts.

The book's conclusion further advocates post-traumatic growth as a model that should be adopted by clinicians and NGOs working within the Rwandan context. In highlighting the work of French psychotherapist Marie-Odile Godard, Sinalo emphasizes the difficulty of cultural translations of trauma. For instance, Godard observed how Rwandans "understand traumatic dreams as messages from the *abazimu*" (188) meaning the spirits of dead ancestors which Godard then had to reconcile with her own training as a Freudian psychoanalyst. The conclusion reiterates much of the book's introduction which emphasizes the shortcomings of "event-based" and "symptom-based" therapeutic models as potentially limiting the ability of survivors to grow after genocide.

*Rwanda After Genocide* raises many necessary questions, including the applicability of Western-models of traumatic experience to other cultural contexts, the marginalization of survivors in contemporary Rwanda, and the risk of reproducing miserabilist visions of Africa through an unrelenting focus on narratives of violence and hopelessness. Unfortunately, some of her critiques of trauma theory and medical models of trauma border on the polemical in ways which distract from her incisive and thoughtful analysis of the survivor testimonies. In particular, the category of PTSD, which has led to empirically-supported treatments for trauma, is disparaged in strong terms that will likely draw skepticism from many readers. Her championing of post-traumatic growth also smacks at times of the prescriptivism for which she criticizes trauma studies and other medical models of trauma. Overall, Sinalo's robust analysis of survivor testimonies in the original language is a rarity within humanities scholarship on the genocide. Her book constitutes an important intervention in the field of genocide studies.

George Macleod, *St. Mary's College of Maryland*

Bruno Chaouat. *L'Homme Trans. Variations sur un préfixe*, Paris: Éditions Léo Scheer, coll. «Variations», 2019, 158pp.

«TRANS est le préfixe de notre temps» (11) : lapidaire, la sentence qui sert de point de départ au dernier essai de Bruno Chaouat donne le ton. Le

texte, à la composition et à la pensée libres, progresse à coups de variations successives autour d'un même thème. L'unité de l'ensemble provient de ce préfixe qui suppose une traversée, un passage, un refus des frontières. Le préfixe «trans» est celui «de la transgression des limites», celui qui «affirme l'illimité et l'infini des possibles pour l'homme» (11), cette créature prométhéenne par excellence, depuis toujours livrée aux séductions de l'*hybris*. C'est pourquoi «l'homme trans est un hors-la-loi» (11), qui en vient à constituer un prolongement presque naturel de l'être humain, «seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est» (12). Tel serait donc «le propre de l'homme» (13). Si bien que, de manière paradoxale, dès qu'il tente de transgresser les contraintes de l'espèce et de transcender les limites de son être, «l'homme ne fait pas autre chose qu'affirmer son humanité» (13). Le vertige se tient là, qu'il s'agisse du transhumanisme ou du projet transgenre, eux qui réfutent toute soumission aux chaînes d'un corps qu'on aspire à dominer, et, pour cela, qu'on n'hésite pas à réifier.

*L'Homme Trans* ne dissimule dès lors pas ses accents polémiques, en révélant les versants sombres des aspirations trans, replacées dans une société de la consommation et de la marchandisation, dont l'industrie biotechnologique et les laboratoires de la Silicon Valley semblent être le couronnement. C'est là que se délivre la promesse d'une libération totale de l'homme face aux accidents et imperfections de la création. Bruno Chaouat repère avec finesse les accents gnostiques qui émaillent cette métaphysique de la technologie où la création est pensée comme une chute et où «il revient à l'homme ingénieux de la défaire et de la refaire» (34). Si ce n'est que dans ce processus où les hommes se fabriquent eux-mêmes, «agent et patient, sujet et objet s'échangent et se confondent» de sorte que «le fantasme de contrôle total sur le vivant se heurte à cette aporie, que l'homme devient le matériau sur lequel s'exerce la maîtrise qui devait le libérer de toute passivité» (29). Plus encore : «l'utopie transhumaniste vise à tuer la mort. Mais pour tuer la mort, il faut tuer le vivant. En cela consiste son aporie.» (66).

«Transhumain, transgenre, transparence» (11) : ce sont donc ces trois notions à la mode que Bruno Chaouat prend à contre-courant. Pour cela, l'essai les soumet à «la critique de la raison esthétique» (141), en s'appuyant régulièrement sur la tradition littéraire, philosophique ou exégétique. Au sein de chaque variation, l'essayiste oppose à l'homme trans d'autres modèles, souvent inattendus, qui déplacent notre regard et nos certitudes. C'est par exemple à la lumière de l'enfance, de la mortalité, de la mémoire et du temps que le transhumain est réinterprété, et cela en se demandant

ce qu'il adviendrait de la littérature à l'heure du triomphe du transhumanisme, d'un homme enfin libéré des entraves de son corps et de sa nature. «La littérature est-elle possible dans un monde délivré du malheur ? Peut-elle s'accommoder du bonheur manufacturé du meilleur des mondes ? Peut-on s'imaginer d'écrire ou de penser sans l'angoisse du néant et l'appréhension du non-être ?» (44). Ce sont de telles questions que Bruno Chaouat fait graviter autour de Blanchot, Sade, Gunther Anders, Proust, Kafka ou Agamben pour mieux souligner à quel point chacun d'entre nous fait, au quotidien, l'expérience d'«une singularité non déterminée» (53) qui contrecarre les fantasmes du transhumanisme. C'est aussi l'aspiration transgenre, notamment dans les analyses de Judith Butler, que Bruno Chaouat passe au crible d'un tout autre modèle de l'être qui en fera mieux saillir les contradictions et les limites : le sujet juif. Quant à la société de la transparence qui nous entoure et nous guette, intimement liée à un monde où tout serait calculable et mesurable, c'est l'opacité foncière du sujet qui la borne, celle-là même qui fonde la littérature et que l'essai nous invite à explorer, entre autres, sous la plume de Modiano.

On constatera ainsi à quel point le principe de la variation s'adapte à la démonstration qu'entend mener Bruno Chaouat. Elle autorise un parcours sinueux au sein d'une constellation de pensées, nous invite à arpenter des traditions littéraires, philosophiques et religieuses qui, face à notre monde contemporain, conservent tout leur poids. Celles-ci nous forcent à prendre une distance salutaire face à l'actualité la plus brûlante et à la regarder d'un œil neuf. Elles témoignent surtout d'une variété que le transhumanisme pourrait mettre en péril. C'est la raison pour laquelle le lecteur ne peut que souscrire au projet sous-jacent qui anime *L'Homme Trans* : «servir de prolégomènes à une anthropologie de la démesure—une trans-anthropologie» (19).

Maxime Decout, *Aix-Marseille Université-IUF*